

## La nature de la crise

Françoise d' Eaubonne

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Eaubonne Françoise d'. La nature de la crise. In: Sorcières : les femmes vivent, n°20, 1980. La nature assassinée. pp. 66-71;

[https://www.persee.fr/doc/sorci\\_0339-0705\\_1980\\_num\\_20\\_1\\_4708](https://www.persee.fr/doc/sorci_0339-0705_1980_num_20_1_4708)

---

Fichier pdf généré le 05/06/2020

## *La nature de la crise*

C'est depuis 1974 que mes recherches m'ont conduite à établir un rapport étroit entre les fléaux dénoncés par les écologistes et les découvertes fondamentales qui constituèrent la victoire du patriarcat à deux niveaux différents : sur *la fertilité et la fécondité*.

En effet, à ma propre surprise et sans l'avoir nullement prémédité, à mesure que j'avais dans mes recherches archéologiques je découvrais, avant la naissance de l'urbanisme, de la société de classes et de la guerre d'expansion, non pas ce « matriarcat » sur lequel Bachofen a jeté un tel discrédit à cause de diverses connotations romantiques et sans valeur scientifique, mais une sorte de civilisation agricole et semi-nomade qui ne pouvait être que féminine, fait constaté cent fois par les anthropologues qui ont déterminé le passage de la houe à la charrue comme celui de l'agriculture féminine à la masculine.

Il ne s'agit donc pas d'une société féminine de type inversé qui aurait précédé le pouvoir masculin, mais d'une société sans « pouvoir » au sens que le patriarcat a donné depuis à ce terme, que j'ai essayé d'analyser dans *Les femmes avant le patriarcat*, me tenant aussi loin de l'erreur bachoffienne que de l'ânerie classique : le patriarcat surgit spontanément, après une vague et obscure période de promiscuité sexuelle dans les ténèbres des cavernes. Il était temps de réduire à néant le schéma commode de l'homme partant chasser et guerroyer tandis que l'attend la femelle élevant l'enfant et se livrant à de frustrés travaux d'aiguilles. La place prépondérante de la femme dans ces civilisations d'agriculture semi-nomade car « sèche » (ignorant l'irrigation) tenait beaucoup plus d'un centralisme religieux, d'une dialectique vie-mort et terre-récolte-terre-tombe, que d'un autoritarisme qui n'apparaîtra avec le patriarcat que vers 3000 avant notre ère.

Nous avons ensuite tenté de dégager la signification de l'opposition historique, voire du conflit armé, entre les groupes humains qui élevèrent les dolmens, symboles utérins, et les menhirs, symboles phalliques apparaissant précisément avec les premières charrues et destinés à être des *gnomons*, c'est-à-dire des calendriers de pierre <sup>1</sup>.

tes dans les produits alimentaires distribués à la population des campagnes. Ces actions (soutenues par la R.F.A.) sont liées à l'intention d'établir des colons blancs d'Afrique du Sud en Amérique latine. Au

Le patriarcat est aujourd'hui le schéma universel de la société humaine, qu'elle soit développée et industrialisée ou au contraire végétant non d'après un sous-développement culturel mais en raison de l'écrasement de son type de vie par le style universel du capital. Avec de considérables différences, ici des adoucissements, là des aggravations, mais partout, hormis quelques sous-groupes comme ceux étudiés par Margaret Mead, le schéma patriarcal est l'étalon du social. On sait combien sa rigueur augmente avec la misère des pays pauvres du Tiers-Monde, mais partout, et c'est là ce qu'il faut considérer, partout il est le résultat, l'aboutissement suprême des deux découvertes qui le fondèrent :

— l'appropriation de la *fertilité* de la terre, fertilité autrefois unique sujet du travail des agricultrices — puis, plus tard, des richesses industrielles considérées comme autre aspect de cette fertilité,

— l'appropriation de la *fécondité* animale, y compris l'humaine, grâce à cette découverte capitale : le processus de fécondation. Celui-ci maîtrisé sans doute par la naissance du pastorat — le chasseur n'avait ni le temps ni l'envie de l'observer chez ses proies — les femmes perdirent alors leur pouvoir d'agent exclusif de la procréation, pouvoir qui faisait intermédiaires prestigieux entre l'humain et le divin.

P. Gordon et V.G. Childe qui ont tous deux travaillé dans le sens de cette analyse font apparaître que ces petites cultures féminines correspondaient à un « quiétisme » agricole qui maintenaient la collectivité dans un état statique de fusion avec la nature plus que de domination des techniques ; et que le prolongement de cet état de chose aurait probablement correspondu à une vie végétative, à un statisme proche d'une douce hébétude ; mais l'échec actuel de l'espèce humaine à gérer son patrimoine équitablement, à s'épanouir dans la paix et la justice, c'est le propre de la tournure opposée qu'a pris l'Histoire : la dynamique devenue volonté de mort. la mise en œuvre de moyens de production de plus en plus sophistiqués, la hiérarchie sociale en vue d'efficacité, l'appropriation et l'accumulation, telles sont les tares du « progrès » dues à la naissance et au développement du patriarcat. Nulle part n'apparaît la *co-gestion égalitaire* des sexes.

Elle fut pourtant esquissée, fragmentairement et imparfaitement, par les systèmes que j'ai nommés « semi-patriarcats ». Ceux qui servirent de transition entre les âges obscurs de la Grande Déesse, les temps où les femmes exploitaient seules le sol et se voyaient les seuls agents de la reproduction humaine — fécondées par des esprits ou un dieu, et non par l'homme<sup>2</sup> — et l'âge patriarcal phallocratique.

En effet, qu'il s'agisse des Celtes, de l'Égypte, de la Crète, tous ces peuples que les Grecs appelleront *barbares* parce qu'ils ne reconnaissent que l'archaïque droit des Mères, diverses collectivités accorderont à la femme cette place très élevée que Simone de Beauvoir elle-même, en dépit de ses préjugés universitaires contre un pré-patriarcat, reconnaît avoir été le lot de tant de sociétés antiques. En Égypte tout particulièrement la situation des femmes est digne d'intérêt ; jamais on ne fut plus proche d'un égalitarisme sexuel que dans cette société disparue. Les traces d'inégalité relevées le sont toujours au niveau supérieur, celui du trône, donc de la sphère divine ; de même que le mariage incestueux entre frère et sœur n'existe

Chili, le programme de contrôle des naissances a pour but d'éliminer les pauvres et les chômeurs. Le directeur du Programme Maternité chilien a injecté à 700 femmes un produit chimique qui est interdit

qu'à ce niveau, de même c'est là qu'existe la nécessité, pour régner, d'être mâle ; c'est que le dieu masculin solaire a tué le Serpent Apopi, symbole du pouvoir féminin d'antan, et que les dieux masculins ont succédé à ce premier principe féminin de toute chose qui se nomme Nouît ; rien de cette cosmogonie n'informe la vie sociale, qu'elle soit du peuple ou de la noblesse. Au contraire, c'est quand le statut de l'Égyptienne perd en liberté qu'apparaissent sur le trône les premières princesses-prêtresses, comme si le trône et le peuple étaient deux vases communicants où, lorsque ici s'abaisse un niveau, l'autre doit s'élever.

Pourquoi ce semi-patriarcat égyptien fut-il si favorable aux femmes ? J'y vois très nettement l'effet du contexte agricole. Terre limoneuse et facile, l'humus nilotique était travaillé par une charrue légère que peu de chose distinguait d'une houe améliorée. L'héritage se transmet selon la lignée matrilineaire ; mais cette question n'apparaît qu'à un niveau social supérieur. Le centre de toute fertilité est le Delta ; le delta est le sexe de la déesse. Lorsque les hommes, entraînés par leur dynamique d'irrigateurs, veulent ensemencer outre mesure cette terre prodigieusement féconde, les femmes offrent un sacrifice à Isis et répondent que « la déesse ne veut pas porter plus d'enfants qu'elle n'en désire ». Les hommes s'inclinent. Ainsi, pour la première fois dans l'antiquité nous verrons s'équilibrer le conservatisme féminin qui garde le sol de s'épuiser, et l'expansionnisme masculin qui veut développer et accroître les fruits de la terre.

Toutes les autres métropoles nées d'une civilisation également agraire — où les femmes occupèrent à l'origine une situation élevée — ont créé plus ou moins rapidement autour d'elles une désertification que les agronomes mettront longtemps sur le compte de tout autre chose que la gestion mâle : changements de climats et autres phénomènes naturels.

C'est qu'à peine découverts les secrets de la culture à la charrue et de l'irrigation, Sumériens, Mésopotamiens et Babyloniens ont arraché aux flancs de la terre des récoltes bien plus vastes que les précédentes, au point d'abandonner peu à peu, dans la fièvre du « toujours plus fort, toujours plus grand, toujours davantage » les directives que jadis avait reçues de la déesse Cérès le légendaire Triptolème ; la terre s'est épuisée ; d'immenses et prospères territoires sont devenus stériles et arides ; la civilisation mâle est passée par là. Si Isis et ses dévotes avaient pu faire entendre leur voix plus loin que le Nil, les greniers de l'antiquité n'auraient pas été sans doute si rapidement dévastés.

Mais ce n'est pas tout. Après s'être approprié la richesse de la terre, le mâle patriarcal s'est approprié la seconde richesse de ce monde, sa propre reproduction, en surfécondant sa compagne tandis qu'il surexploitait la terre. (« *Les bonnes femmes, pour être rentables, doivent avoir un ou deux rejetons par an comme les brebis...* ») A peine a-t-il découvert qu'il est pour quelque chose dans la procréation alors qu'il croyait jusque-là n'y être pour rien, l'homme veut aussitôt y être tout ; la femme n'est plus qu'un terreau docile qui reçoit sa divine semence ; c'est l'adoration du phallus, l'érection du menhir, l'énorme obélisque transporté à Antioche sur un char parmi les chants et les averses de fleurs. La femme est mise plus bas que terre : telle la terre, elle n'est plus qu'un pratico-inerte. « *Compte les étoiles si tu peux ! Croissez et multipliez* » dit le premier dieu à régner sans déesse.

aux U.S.A. et qui provoque des malformations chez les enfants ainsi qu'une stérilité irréversible chez les femmes. (Cité par Les joies sauvages, à partir de la revue féministe ouest-allemande Courage.)...

Tout s'est passé comme si la société mâle — l'occidentale ou l'autre — s'était imposé un double pôle culturel, celui du masculin et du féminin, en confiant à la tension dialectique née de ce rapport un moyen de faire progresser l'Histoire : le masculin expansif, inventif, agressif, solaire, et pour le maintenir dans les limites de sa propre « nature » le féminin introverti, réceptif, tendre et passif. Mais cette belle histoire a fait long feu. Tout ce qui a été attribué arbitrairement de « valeurs » au féminin n'a pas tardé à être mis en parenthèses, occulté, puis nié, et même dénié. A l'heure actuelle, le monde tend vers une masculinisation générale, et le féminisme-de-maman qui réclamait l'égalité dans un monde d'inégalité s'imaginait servir la justice en protestant contre l'injustice intolérable faite aux femmes, et n'aboutissait qu'à les rapprocher un peu plus d'un modèle mâle universel au lieu de rendre à la planète tout entière la part de féminin qui lui avait été volée, pour le plus grand péril de l'espèce elle-même.

Et c'est bien de ce triomphe absolu des valeurs dites masculines que le monde est en train de crever, puisque le profit lui-même, le principal axe apparent du monde capitaliste et impérialiste, n'est que le dernier visage de cette pathologie : la soif de pouvoir, tout comme aux temps esclavagistes et féodaux. S'en prendre au Capital n'est que s'en prendre à la pointe qui nous blesse et nous déchire ; le manche de l'arme plonge dans la nuit des temps, il se nomme patriarcat, il se nomme civilisation mâle au schéma universel, dans un monde où les esclaves les plus surexploités ne songent à la révolution que pour devenir surexploiteurs à leur tour, et traiter le plus possible d'hommes comme ils sont traités eux-mêmes et comme ils traitent leurs femmes.

Oui, toute révolution — même pas : toute survie, préalable à une révolution — reste impossible sans que soit vidée à fond cette question primordiale : celle qui fait de l'écologie-féminisme, de cette liaison combat des femmes et combat de la biosphère, l'espace-carrefour de toutes les luttes contre l'oppression, puisque c'est partout l'homme qui exploite l'homme, au nom du pouvoir-profit qui lui fait dévaster la nature.

Quelles sont les deux menaces les plus graves contre la survie de l'espèce, sujet d'étude de l'écologie ? L'épuisement des ressources et l'inflation démographique mondiale (et non pas du Tiers Monde.) Ces deux fléaux viennent en ligne directe des deux découvertes qui furent le moteur du patriarcat, il y a 5000 ans. L'épuisement des ressources — déjà amorcé par la désertification du monde antique — vient de l'appropriation de la fertilité ; et l'inflation démographique mondiale de l'appropriation de la fécondité — c'est-à-dire la mainmise sur les femmes. Rien, absolument rien ne peut prévaloir comme urgence de problème.

La millénaire lutte des classes n'a commencé qu'après la victoire d'un sexe sur l'autre ; tous les socialistes du XIX<sup>ème</sup> siècle, y compris Marx et Engels, l'ont su et l'ont dit. Mais aujourd'hui les partis nés de l'analyse marxiste ne font de la lutte des sexes — quand ils ne peuvent la nier, malgré tous leurs efforts — qu'un simple aspect de la lutte des classes ; et de la question écologique un vague grief de plus à ajouter à la liste de ceux qu'on dresse contre la gestion du Capital.

Or, nous l'avons vu jusqu'à satiété, aucune révolution dite socialiste, en dépit de ses bonnes intentions, n'a résolu les deux problèmes de base : la question des

femmes et la gestion de la planète, à savoir le rapport à la biosphère. Au contraire, un des thèmes les plus courants chez les soi-disants révolutionnaires est une promesse de « pouvoir » faire encore plus d'enfants et exploiter encore plus de ressources, sans jamais se demander quelle nécessité névrotique sert de base à ces deux pulsions ; et mieux encore, sans se souvenir que fût-ce sous le fascisme totalitaire ou en état d'anarchie libertaire absolue, la terre n'aura pas ajouté un seul mètre à son périmètre, pas un seul centimètre carré à sa superficie, et que ses flancs déjà rendus exsangues en tant d'endroits ne pourront jamais fournir plus d'un taux défini de production par rapport à un indice défini de population.

Faute de prendre conscience de ces vérités, toute révolution ne peut plus être qu'une réforme éphémère et vouée à disparaître par l'effet du développement continu d'une Histoire qui demeurera patriarcale, donc douée des structures de pouvoir centralisateur, d'expansionnisme et de surexploitation de la biosphère ; nous avons vu comment les dernières révolutions de ce type reconduisaient obligatoirement les tares du régime qu'elle avaient abattu puisque se dirigeant vers le même but de dévoration, quels que soient l'identité des convives assis à table, et jetant des miettes aux femmes sous la table. Une révolution qui met fin, au mieux, à des formes sociales de deux ou trois siècles n'en mérite pas le nom ; seul est révolutionnaire ce qui se donne les moyens d'être *mutationnel* ; le terme imposé à un cycle de cinq mille ans, patriarcal et pouvoir mâle, sera la seule révolution véritable, car *mutation*.

C'est pourquoi je ne crois pas à la « nature en crise » puisque la nature qui fut le préalable à l'homme est devenu aujourd'hui l'expression et l'œuvre de l'homme, qui tend de plus en plus à l'effacer au profit de ses artefacts, processus démentiel et suicidaire ; je crois bien plutôt que la nature de la crise, c'est la crise de l'homme lui-même, de sa société, de la profonde pathologie de son rapport à l'environnement qui reflète si bien son rapport au féminin.

Disons « au féminin », et pas seulement « aux femmes ». Car l'homme a traqué partout le féminin, y compris en lui-même, et a réussi ce tour de force d'imaginer satisfaire la frustration et la colère des femmes en leur permettant, ou du moins à certaines d'entre elles, de devenir masculines. A savoir : leurs égales dans un monde d'inégalité, leurs acolytes dans la course au ravage de la nature. Parfois même leurs aides à opprimer d'autres hommes, comme en Amérique on lâche contre les grévistes blancs des flics de couleur.

Il est donc bien temps de voir où nous en sommes, quels sont nos objectifs réels, et de quelle façon on veut nous duper. La révolution que se proposent les femmes est la plus formidablement irréversible de toutes : c'est un changement de civilisation, qui abattrait non seulement le régime de profit mais son origine même, le pouvoir centralisateur, si bien accordé au fanatisme de la mono-énergie, ce pilier du « besoin nucléaire. » C'est en quoi notre combat éco-féministe va beaucoup plus loin que ce que l'on nomme, parcellisant une question qui doit être embrassée globalement, ici « féminisme » et là « écologie. » Il ne s'agit pas de fabriquer un nouveau gadget en accolant deux mots à la mode comme un chasseur de vampires qui plaquerait deux bouts de bois l'un sur l'autre pour faire une croix. Il s'agit de descendre au cœur même des choses, au centre du péril, au nœud de la

question. Il ne s'agit même plus de vouloir changer le monde ou pas : s'il ne change pas, nous crèverons. Toutes. Et tous.

Ainsi que je l'ai dit autrefois : les femmes cessant d'être veuves d'elles-mêmes, la planète pourra reverdir. Il ne s'agit pas de revenir au rouet et au bateau à voile comme nous en accusent les imbéciles ; le pas de côté n'est pas le pas en arrière. Il s'agit de passer réellement à l'âge post-industriel, puisque le maintien de l'âge industriel — et même pas sa croissance : son simple maintien — c'est la fin du monde terrestre dans trente à cinquante ans. On ne peut dépasser cet âge-là en conservant un système de profit. On ne peut abolir ce système de profit en conservant une société de classes, à savoir un besoin de pouvoir. On ne peut abolir le pouvoir en conservant le monde patriarcal et masculin. C.Q.F.D.

L'avenir de la planète et de l'espèce est entre nos mains.

*Françoise d'Eaubonne*

